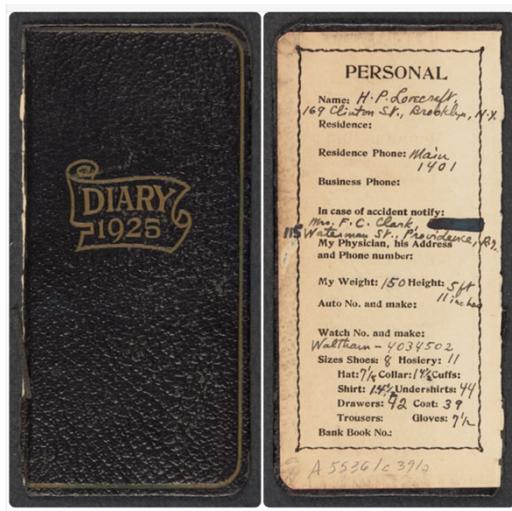


1925-2025

UN AN AVEC HOWARD PHILLIPS LOVECRAFT  
#12



« 1925-2025, un an avec Howard Phillips Lovecraft » est une proposition du site Tiers Livre, à partir du « diary » tenu par l'auteur tout au long de l'année

1925 à New York. Il comporte pour chaque envoi : la notation logoglyphe originale de Howard Phillips Lovecraft, sa traduction/expansion française, un commentaire ou développement portant sur les références et le contexte, ainsi que la traduction brève d'un article du *New York Times* du jour. L'envoi (PDF double page) est accompagné d'un fac-similé du journal de Lovecraft à la date correspondante (source : Brown University), d'illustrations ou fac-similé pris au *New York Times* du jour, ou de photographie d'archives de la ville du New York des années 20.



[1925, lundi 12 janvier]

---

Rise late — read Jordan-Smith — meet SH Taormina — visit SL in ice storm — taxi home — SH retire go with SL & GK to cafeteria — Newburg drink — SL leave, GK & HPL across BB — cafeteria — walk China town — Meet Lafayette Astor PL U. Sq. Bway Mad. Sq. 5th Ave. 42 — elevated to GK's — Swinburne.

*Levé tard. Lecture de Paul Jordan-Smith. Retrouve Sonia au Taormina. On rend visite à Loveman en pleine tempête de glace. Taxi pour revenir. Sonia repart. Je rejoins Loveman et Kirk à la cafétéria. J'essaye un Newburg. Loveman part, avec Kirk on traverse Brooklyn Bridge, puis on va China Town. On remonte par Lafayette, Astor Place, Union Square, Broadway, Madison Avenue, et la 5ème jusqu'au coin de la 42ème. Bus pour chez Kirk. Swinburne.*



*Strange altars*, « étranges autels », , c'est l'essai de Jordan-Smith (né cinq ans avant Lovecraft, il mourra en 1971 : toujours cette sensation étrange à s'imaginer Lovecraft vieillissant dans notre époque même, et de ce que cela changerait à sa lecture), et qui vient de paraître : compilation d'essais sur Arthur Machen, Ambrose Bierce et Oscar Wilde, mais aussi Joyce et Rabelais, sous-titre : « un livre des enthousiasmes ». Livre que Lovecraft a dû emprunter (à Kirk, à Belknap ?), puisqu'il ne figure pas dans l'inventaire posthume de sa bibliothèque. Dans ces premiers mois de l'année 1925, Lovecraft va se lancer dans l'écriture d'un essai d'importance pour nous historique, *L'horreur surnaturelle dans la littérature*, qui sera — juste avant la période des grands récits —, une façon de s'ancrer dans l'histoire littéraire pour trouver sa propre place et son élan. Kirk a édité les lettres de Bierce à Loveman, Belknap Long a écrit un essai sur l'immense et méconnu Machen : les portes de la littérature reconnue leur sont fermées ? Les contourner, construire leur propre paysage de référence, et la forme essai peut y aider. Sinon, les matins n'ont jamais été la spécialité de Lovecraft. Sonia a des rendez-vous professionnels pour son employeur, Mabley & Carew's (ah tiens, merci l'élan collectif ! ce serait ça, le « Mab » indéchiffrable hier ?), elle reviendra pour déjeuner avec lui dans ce restaurant italien, le Taormina, qui est sur Clinton Street même, et dont les prix sont adaptés aux relégués de Brooklyn. Puis on s'en va visiter le studio de Samuel Loveman, revenu de Cleveland (on va en parler plusieurs jours, à cause de ses trente-huit ans le surlendemain, et c'est par Sonia qu'Howard a connu Loveman). Quant à la

météo s'il dit « tempête de glace » ça ne doit pas être à la légère. Le trait pointillé, pour les mois à venir, de la santé de Sonia : c'est précisé dans la lettre la Lilian du 22 — elle est victime une fois de plus d'un coup de fatigue, on doit affréter un taxi pour les quelques centaines de mètres du retour, ils s'y enfournent à quatre, avec Kirk et Loveman. Elle montera se reposer, et les « boys » s'installent dans une cafétéria proche (mais pas la « Tiffany », leur rendez-vous habituel). Il dit à la tante Lilian que les trois y débattent « de l'univers ». Qu'est-ce qu'un Newburg Drink ? Une boisson chaude, genre Viandox ? Loveman rentre, Kirk et lui décident de partir en quête d'un cadeau d'anniversaire pour le copain — une étagère à livres, ce serait très recommandé, non ? Et quelques chinoiseries décoratives avec, cela va de soi. Mais, pour que ça corresponde à leur budget, ce sera centre-ville. En route : Brooklyn Bridge et les voilà China Town, avant remontée par Broadway jusque Madison Square, puis la V<sup>e</sup> jusqu'à la 42<sup>e</sup>. La météo en Une du *New York Times* dit : *Neige et pluie aujourd'hui et probablement demain. Fort vent de nord-ouest. Température maxi -2<sup>1</sup>, température mini -5.* Courage. Ils n'ont rien acheté et remettent au lendemain, retour par l'*elevated*, chez Kirk : on discutera de Swinburne. Que sais-je de Swinburne, sinon cette scène que raconte Maupassant et que reprennent, en 1875, les Goncourt ? À Lilian il écrit : on a juste oublié de dormir. Pendant ce temps, en Une du journal la guerre civile en Chine et la prise de Shanghaiï, un buste de César découvert au fond de l'Hudson, l'arrestation du gouverneur du Kansas pour corruption, le Klu Klux Klan nommé hors-la-loi en Virginie, et cette curieuse histoire qui mêle la ville, les trains et les gares le monde comme il va. Et puis en Une cette curieuse histoire d'amnésie : une jeune Charlotte de vingt ans, qu'on retrouve dans le milieu de la gare centrale de Chicago en plein mois de novembre, et qui ne sait plus qui elle est, ni comment arrivée là (de Saint-Louis à Chicago près de 500 km, 6 h avec les trains rapides d'aujourd'hui). Formidable initiative, une première : on va diffuser sa voix à la radio, une tante de Saint-Louis, Missouri, la reconnaîtra. Comment ne pas penser à l'ouverture de *Dans l'abîme du temps*, moins l'histoire que toute l'obscurité qui l'entoure. Et cet oiseau, sur le chapeau de la tante. Je retranscris intégralement.

---

<sup>1</sup> Je traduirai systématiquement les Fahrenheit en Celsius, et les mesures de longueur (miles, pieds, pouces) par leur équivalent dans le système métrique— sauf si le poétique l'emporte sur le quantitatif : le mot *gallon* vaudra toujours mieux que nos litres !

---

*New York Times*, 12janvier 1925. De Chicago, 11 janvier. Son appel au monde par la radio a permis à Charlotte « Norris », la mystérieuse jeune fille du County Hospital, incapable de se rappeler quoi que ce soit depuis qu'on l'a retrouvée il y a deux mois évanouie dans la gare centrale, de retrouver son nom et son adresse. Une tante, Mme George Griffith, et une cousine, Mlle Geneviève Sullivan, l'ont identifiée comme étant Charlotte McGuire, âgée de 20 ans, de Saint-Louis. Elle est aussitôt repartie pour Saint-Louis avec elles. Quand elles sont entrées à l'hôpital ce matin, la jeune fille qui avait appelé à l'aide sur les ondes de l'antenne WEBH du *Chicago Evening Post* pour retrouver son nom, les a regardées avec stupeur pendant un instant, puis « Tata, cousine ! » s'est-elle exclamée avant de les embrasser. Les deux visiteuses ont expliqué à Michael Zimmer, directeur de l'hôpital, que la jeune fille avait disparu de Saint-Louis le 19 novembre, après avoir quitté la maison de ses parents pour partir à ses cours. Comment elle est arrivée ici, sa patiente est incapable de l'expliquer. « Je me souviens d'être partie de la maison pour aller à l'université, a dit Mlle McGuire après l'explication de ses parents. Je marquais sur un des petits chemins qui mènent au campus. La chose dont je me souviens ensuite c'est que j'étais ici à l'hôpital. » Elle dit qu'elle ne peut se souvenir de rien d'autre. Ce vendredi soir, de désespoir, la jeune fille, les larmes aux yeux, a accepté de lancer un appel à la radio pour tenter de retrouver son nom oublié, en appelant aux parents et amis qui pourraient ne pas avoir lu les compte rendus des journaux et vu la photographie, pourraient reconnaître sa voix. Parlant d'une voix étouffée par l'émotion, la jeune fille demanda son aide à l'audience invisible. Auprès de sa cheminée à Saint-Louis, Mme Griffith tentait de capter sur sa radio d'autres antennes que les ondes locales, quand elle entendit soudain la voix étouffée de la jeune fille chuchoter qu'elle croyait que son nom était « Charlotte », et d'expliquer qu'elle émettait son appel à l'intention de proches ou d'amis qui pourraient l'aider à s'identifier. Alors la voix cessa, et la voix du speaker expliqua que la jeune femme, émise depuis Chicago, était dans l'incapacité de prolonger son appel. Émue par la voix qu'elle pensait avoir reconnue, Mme Griffith dès le matin suivant se précipita sur les compte rendus des journaux à propos du message de la jeune fille mystérieuse, puis appela l'hôpital où la jeune patiente était accueillie. La jeune fille, cependant, ne put réussir à reconnaître la voix de sa tante au téléphone, et leur conversation ne sembla rien éveiller de ce que son esprit avait oublié. Ce matin, Mme Griffith et Mlle Sullivan arrivèrent de Saint-Louis et se rendirent de suite à l'hôpital. On avait placé la patiente derrière un paravent, et la jeune fille ne pouvait voir ses visiteurs, mais un oiseau empailé qui décorait le chapeau de Mme Griffith dépassait par intermittence. La jeune fille vit soudainement l'oiseau, puis applaudit des deux mains et avec des yeux étincelants se tourna vers l'infirmière : « Je reconnais cet oiseau ! C'est celui qui est sur le chapeau de ma tante ! » Un instant plus tard, sa tante et sa cousine la rejoignirent. Elle les regarda un instant puis s'écria : « Tata ! cousine ! » Mme Griffith a expliqué que les parents de la jeune fille, M et Mme McGuire, domiciliés Wells Street à Saint-Louis, avaient cru la jeune fille partie rendre visite à leur famille de Kirkwood, dans le Montana, et que la maladie de Mme McGuire les avait empêchés d'être informés de sa disparition.

Annexe : on ouvrira régulièrement ici des annexes, gamberges, extensions ou digressions. Pourquoi Lovecraft note-t-il le nom « Swinburne » sans mentionner ni de titres de livre comme il le fait toujours, et pourquoi cette mention disparaît-elle dans la lettre du 22 à Lilian, alors qu'il est toujours si fier de lui prouver comme il est sérieux et bon élève écrivain, et pourquoi enfin passe-t-il la nuit à discuter avec Kirk au point de dire à Lilian « *omitting sleep for the programme* ? Swinburne, pour moi, un nom, rien qu'un nom. Mais la page ci-dessous, écrite par Edmond de Goncourt dans le journal (Jules est mort) de mars 1875, a traversé les frontières. Elle met en scène, avec Swinburne, Flaubert et Maupassant (« le *petit* Maupassant »). Et, ce qui d'autre part l'a rendue légendaire, c'est comment Maupassant en recycle les images dans un de ses contes d'horreur les plus radicaux, où c'est un Anglais qu'on tue et que Lovecraft connaît : *La main*, cette main momifiée qu'on exhibe dans sa chambre et dont ici *on suce les doigts* (Maupassant : « Mais, au milieu du plus large panneau, une chose étrange me tira l'œil. Sur un carré de velours rouge, un objet noir se détachait. Je m'approchai : c'était une main, une main d'homme. Non pas une main de squelette, blanche et propre, mais une main noire desséchée, avec les ongles jaunes, les muscles à nu et des traces de sang ancien, de sang pareil à une crasse, sur les os coupés net, comme d'un coup de hache, vers le milieu de l'avant-bras. Autour du poignet, une énorme chaîne de fer, rivée, soudée à ce membre mal propre, l'attachait au mur par un anneau assez fort pour tenir un éléphant en laisse. »). Journal des Goncourt, extrait :

---

— Il y a plus longtemps que cela, il y a quelques années, reprend le petit Maupassant, j'ai un peu vécu avec lui dans le temps...

— Mais en effet, s'exclame Flaubert, est-ce que vous ne lui avez pas sauvé la vie ?

— Pas entièrement, répond Maupassant, je me promenais sur la plage, j'entends les cris d'un homme qui se noie, j'entre dans l'eau... Mais une barque avait pris de l'avance et l'avait déjà repêché... Il s'était baigné complètement ivre... Voilà toutefois qu'au moment où je sortais de l'eau, mouillé jusqu'à la ceinture, un autre Anglais, qui habitait le pays et qui était son ami, vint me remercier très chaudement.

« Le lendemain, je recevais une invitation à déjeuner. Un logis bizarre, une façon de chaumière contenant de très beaux tableaux et avec une inscription au-dessus de la porte d'entrée, que je ne lis pas d'abord, et un grand singe gambadant là-dedans... Un déjeuner ! Je ne sais pas ce que j'ai mangé ; tout ce que je me rappelle, c'est qu'à propos d'un poisson dont je demandais le nom, le propriétaire me répondit avec un sourire étrange que c'était de la viande, et impossible d'en savoir plus ! Il n'y avait pas de vin, on ne buvait que des liqueurs fortes.

« Le propriétaire, un nommé Powel, était, à ce qu'on dit à Étretat, le fils d'un lord d'Angleterre, qui se dissimulait sous le nom de sa mère. Quant à Swinburne, figurez-vous un petit homme au bas de la figure fourchu, un front d'un hydrocéphale, à la

poitrine complètement comprimée, agité d'un tremblement, qui faisait danser la danse de Saint-Guy à son verre, et parlant toujours avec l'air d'un fou.

« Une chose m'embêta tout de suite à ce premier déjeuner, c'est que, de temps en temps, Powel branlait un peu son singe, qui s'échappait de ses doigts pour me donner des coups sur la nuque, quand je baissais le cou pour boire.

« Après le déjeuner, les deux amis tirèrent de cartons gigantesques des photographies, faites en Allemagne, d'obscénités, grandeur naturelle — et rien que des représentations masculines. Je me rappelle, entre autres, un soldat anglais se masturbant sur une vitre. Et Powel me montrait cela complètement ivre et de temps en temps suçant les bouts des doigts d'une main desséchée, qui servait, je crois, de presse-papier dans la maison. Au moment où il me faisait voir cela, un jeune domestique entra ; aussitôt, Powel ferma vivement le carton.

« Swinburne parle très bien le français. Il a une érudition immense. Il a l'air de savoir tout. Ce jour-là, il nous a dit un tas de choses curieuses sur les serpents, nous confiant qu'il faisait devant eux des stations de deux ou trois heures pour les observer. Puis il nous traduisit quelques-unes de ses pièces, mettant à la traduction un chien extraordinaire. C'était très beau.

« Powel n'est pas non plus tout le monde ; il a rapporté d'Islande une collection d'anciennes musiques très extraordinaires.

« Cet intérieur, au fond, m'intriguait. J'acceptai un second déjeuner.

Cette fois, le singe me laissa tranquille ; il avait été pendu quelques jours avant par le petit domestique ; et Powel faisait chercher un énorme bloc de granit pour mettre sur sa tombe et y creuser une grande vasque, où les oiseaux trouveraient de l'eau pluviale pendant la sécheresse. À la fin du dîner, il me fit boire d'une liqueur qui me grisa à plat. Mais aussitôt, pris de peur, je me sauва à l'hôtel, où je dormis d'un sommeil de plomb toute la journée.

« Enfin, j'y retournai une dernière fois pour être fixé, pour m'assurer si je n'avais pas affaire à des excentriques ou à des pédérastes. Je leur montrai l'inscription, où il y avait : *Chaumière de Dolmancé*, et leur demandai s'ils savaient que ce nom de Dolmancé, c'était le nom du héros de la *Philosophie du boudoir*. Ils me répondirent affirmativement. “Alors, c'est l'enseigne de la maison ? leur dis-je. — Si vous le voulez”, répondirent-ils avec de terribles figures. J'étais fixé, je ne les revis plus.

« Oui, ils vivaient tous deux ensemble, se satisfaisaient avec des singes ou de jeunes domestiques de quatorze ou quinze ans, qu'on expédiait d'Angleterre à Powel à peu près tous les trois mois, de petits domestiques d'une netteté et d'une fraîcheur extraordinaires. Le singe en question, et qui couchait dans le lit de Powel, qu'il conchiait toutes les nuits, avait été pendu par le jeune domestique, par suite de l'ennui que lui causait le perpétuel changement de draps ou la jalouse.

« La maison était pleine de bruits étranges, d'ombres sadiques ; et une nuit, on vit et on entendit Powel poursuivre un nègre dans le jardin à coups de revolver. C'étaient de vrais héros du Vieux, qui n'auraient pas reculé devant un crime. Puis cette maison mystérieusement vivante tout à coup se taisait, tout à coup était vide. Powel disparaissait des mois et on ne savait pas comment il s'en était allé. On ne l'avait pas vu prendre de voiture, on ne l'avait pas rencontré sur les chemins. »

# VOICE IDENTIFIES RADIO MYSTERY GIRL

Aunt in St. Louis Hears Amnesia Victim Broadcast From Chicago Plea for Name.

## GOES TO HER AND IS KNOWN

Girl Is Charlotte McGuire, Who Left Home for College Class Nov. 19.

CHICAGO, Jan. 11.—Her own appeal to the world by radio brought knowledge of her name and home today to Charlotte "Norris," the mystery girl in the County Hospital, who has been unable to remember anything about herself since she was found in a faint two months ago in the Union Station here.

She was identified as Charlotte McGuire, 20 years old, of St. Louis, by Mrs. George Griffiths, an aunt, and Miss Genevieve Sullivan, a cousin. She departed with them for St. Louis at once.

When they entered the hospital this morning the girl, who had appealed for aid in learning her name through radio station WEBB of the Edgewater Beach Hotel, Chicago Evening Post, looked at them blankly for a moment.

"Aunt! Cousin!" she cried, and embraced them.

The visitors told Michael Zimmer, warden of the hospital, that the girl disappeared from St. Louis Nov. 19, after she had left the home of her parents to attend class at a teacher's college there. How she got here the patient was unable to explain.

"I remember leaving home to go to the university," Miss McGuire said after her relatives had told their story. "I was walking on one of the shaded paths leading to the campus. The next thing I remember is that I was in the hospital here."

She said she could recall nothing more. Last Friday night, in desperation, the girl tearfully agreed to broadcast an appeal by radio to try to find her lost name, it being explained that relatives or friends who might have missed newspaper accounts and failed to recognize photographs would know her voice. Speaking in a low tone and with apparent emotion, the girl asked her unseen audience to assist her.

By her fireside in St. Louis, Mrs. Griffiths was trying to "tune in" on out-of-state stations, when suddenly she heard the low voice of a girl who said she believed her name to be "Charlotte" and explained she was broadcasting an appeal to relatives and friends in an effort to ascertain her identity. Then the voice trailed off and an announcer said that the young woman, broadcasting from Chicago, was unable to continue her appeal.

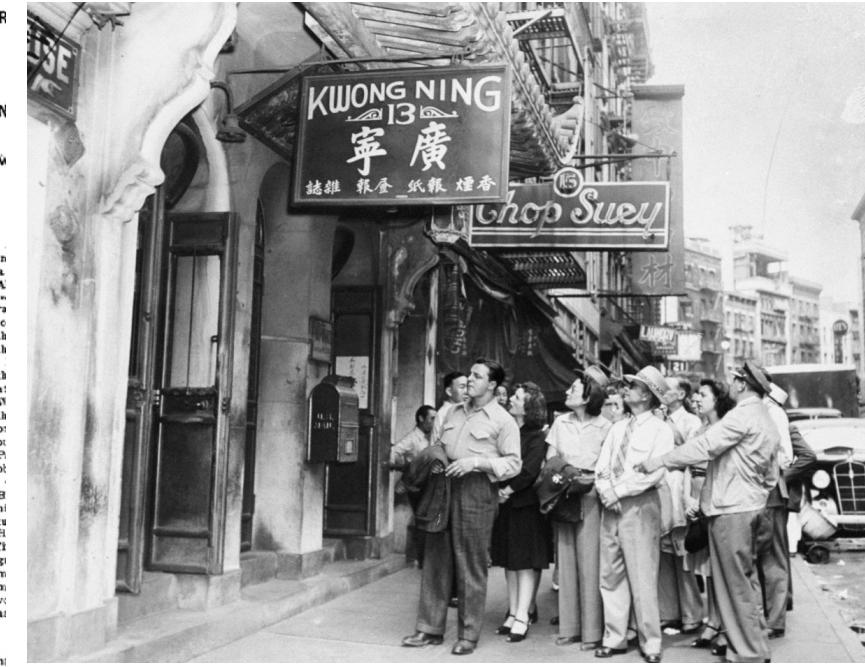
Startled by the voice which she believed she recognized, Mrs. Griffiths next morning read news accounts of the broadcast and the mystery girl's message, then called the Chicago hospital where the girl was a patient. The young woman, however, apparently failed to recognize her aunt's voice over the telephone and the conversation seemed to restore none of the things her mind had forgotten.

This morning Mrs. Griffiths and Miss Sullivan arrived from St. Louis and went at once to the hospital. They approached the patient from behind a screen about her bed. The girl could not see her visitors, but above the screen a bird decoration on Mrs. Griffiths' hat jiggled merrily. The girl suddenly saw the bird, then clapped her hands and with sparkling eyes turned to a nurse.

"That bird?" she said. "I know it. It's on Aunt Annie's hat."

A moment later her aunt and cousin appeared before her. She gazed at them a moment, then gave a cry of "Aunty!"

Mr. Griffiths said that the girl's parents, Mr. and Mrs. Francis McGuire, of 5645 Wabash Street, St. Louis, believe that their daughter was visiting relatives in Kirkwood, Mo., and had not been informed of her disappearance because of the serious illness of Mrs. McGuire.



## Why Arthur Murray's Pupils are Popular!

When you learn at our studio you are taught to become an interesting dancer. Your dancing will be a pleasure to your partner and a satisfaction to yourself. The teachers on my staff are, without any exception, the very finest in New York! They know how to make dancing lessons a delight—a pleasure you anticipate from one appointment to another.

Within six lessons you can learn the newest steps in the Fox Trot, Waltz and Tango and experience the thrill of being a remarkable dancer! Strictly private lessons are given at reduced rates during January. For an appointment, write or call today.

**ARTHUR MURRAY'S STUDIO**  
737 Madison Avenue. Rhinelander 10575

